

La huitième colline

Louis Carzou

La huitième colline



Liana Levi

© 2006, Éditions Liana Levi

Les criminels turcs – Talaat, Djemal, Enver et leurs agents – ne représentaient qu'une minorité du peuple turc; pourtant c'était de ce peuple que ces criminels étaient issus. Je ne devais pas pour autant me contenter d'une étude du peuple turc en masse. Je ne devais pas oublier l'effet déshumanisant des étiquettes collectives. [...]

Dans ma propre expérience, le solvant des préjugés traditionnels fut la relation personnelle. Quand on connaît un être humain personnellement, quelles que soient sa religion, sa nationalité ou sa race, on ne peut manquer de reconnaître son humanité semblable à la sienne. [...] Pour moi, les relations personnelles sont ce qu'il y a de plus précieux dans la vie.

Arnold J Toynbee, auteur du « Livre bleu » sur les massacres des Arméniens, rapport officiel pour le gouvernement britannique paru en 1916. (édition établie par C. Mouradian)

À Garnik, mon grand-père

Le petit garçon ne prêtait pas la moindre attention à la pompe. Ses deux mains tentaient juste de la maintenir dans le réservoir. Il n'avait de regards que pour la conductrice.

Son père s'était retiré dans l'ombre d'une sieste, et son grand frère s'était installé derrière la caisse. La chaleur était impitoyable, mais c'était son heure de gloire, à lui, le plus jeune : il pouvait enfin se tenir en évidence, au seuil de la station. Secrètement, il aurait bien aimé comprendre pourquoi son frère aîné préférait s'asseoir derrière le comptoir. Sa silhouette se devinait à travers l'écran de poussière figée sur les vitrines. Une fois, il avait réussi à s'approcher suffisamment pour le surprendre en train de dévorer une revue féminine aux couleurs criardes. Son frère, lui aussi, avait de belles teintes au visage. Mais il lui avait fait signe de déguerpir et le petit n'avait pas eu le temps de voir d'où lui venait cet éclat.

De toute façon, il était mieux dehors, avec son chien.

La conductrice s'était avancée à quelques mètres de l'auvent de la station, en pleine lumière. À part ses larges lunettes noires, qui dissimulaient ses pommettes, elle semblait insensible à l'aplomb du soleil. Elle sortit un téléphone de son sac. Le passager, lui, avait disparu, sans un mot, à l'intérieur.

Le petit garçon retira le bec avec d'infinies précautions. Il essayait de dissimuler le poids du vieux tuyau, rongé par les résidus d'essence. Il fallait rattraper le mauvais effet produit à leur arrivée. Pour accueillir les seuls clients de l'après-midi, il avait essayé d'imiter son père en s'éventant avec son couvre-chef. Un simple battement pour trouver un peu d'air. Comme le patron. Mais son chien, croyant à un jeu, avait tenté de saisir d'un claquement de museau la casquette rouge et jaune de la Turkoil. En évitant sa gueule, il s'était giflé involontairement, avec le tissu cartonné de sueur, juste devant la voiture. Ses joues avaient viré au rouge.

La jeune femme l'avait impressionné dès son apparition. D'épais cheveux noirs jusqu'aux épaules, un visage à l'ovale délicat. Elle avait retiré ses lunettes pour lui parler, découvrant des yeux couleur de miel. «Le plein, le pare-brise.» Attentif à son esquisse de sourire, il n'avait pas noté les signes de fatigue sur ses paupières. Il avait remarqué un détail très mystérieux, comme la marque d'un pouvoir magique: une tache de rousseur sur sa lèvre supérieure. Sans hésiter, il lui avait répondu:

– Bien, madame. Tu t'appelles comment?

– Sibel. Je m'appelle Sibel, jeune homme! Et toi? Comment t'appelles-tu?

– Heu... Mon frère s'appelle Erol, avait-il dit en tendant le bras vers la station, avant de rajouter dans un éclat de rire : Et moi... Moi, c'est le patron !

Le «jeune homme» lui avait fait très plaisir. Enfin quelqu'un, enfin une femme qui réalisait l'évidence : ce n'était plus un bébé ! Surtout ne pas oublier d'aller le répéter à l'aîné. Il trouva d'emblée son prénom magnifique. Mais sa prononciation lui avait paru bizarre. Elle devait être enrhumée. Non, un rhume au mois de juin, ça ne se peut pas.

En faisant quelques pas devant la station où s'était réfugié son frère, Sibel se rendit compte qu'elle n'avait pas parlé depuis leur départ. Pas un mot. Sa bouche semblait engourdie de silence. Cette petite boule d'enfant, sur ses jambes trépignantes d'énergie, l'avait surprise avec ses questions.

Elle sortit à nouveau son téléphone de son sac, pesta contre le réseau, trop faible. Elle avait envie d'entendre Volkan qui était resté à Istanbul. De toute façon, son frère n'aurait jamais accepté sa présence. Tant qu'ils n'étaient pas mariés, il n'était personne.

Elle s'assit sur une grosse pierre, sur le côté du bâtiment. En face, le petit garçon hissé sur un tabouret, les bras écartelés dans la mousse, nettoyait le pare-brise. De loin, il semblait se débattre contre des morceaux de nuage. Elle sortit une cigarette. Un instant, le gamin se figea, comme hypnotisé par la flamme qu'elle agitait devant son visage.

Après quelques bouffées, Sibel se releva, se dirigea vers le bord de la route. C'est elle qui avait décidé de faire une pause avant de rejoindre l'autoroute. Elle

aurait bien aimé discuter avec son frère. Mais il s'était caché sous sa veste tout le long du parcours. Elle n'était pas sûre qu'il dormait. Pas sûre non plus d'avoir des réponses aux questions qu'ils se posaient tous les deux. Le portable à la main, elle finit par trouver un endroit pour appeler. Elle se passa la main dans les cheveux, remonta ses lunettes en serre-tête.

Le répondeur.

– Volkan. C'est Sibel. J'avais envie de te parler. Là, on est à...

Elle se retourna vers la station, incapable de se souvenir du nom de la localité.

– Bon... J'essaierais de te rappeler. Je t'embrasse.

Les mains plongées dans le seau de mousse grise, le petit garçon cherchait une bonne raison de l'approcher. Il avait fini le pare-brise avant. Passer à l'arrière de la voiture, à l'opposé de ce mirage parfumé, c'était une punition injuste. La fenêtre qui venait de s'ouvrir sur le côté mit fin à ses stratagèmes. Impossible d'être pris à ne rien faire par sa mère. C'était risquer de perdre la casquette. Le petit garçon commença de frotter avec hargne la lunette arrière, les deux poings enfoncés contre l'éponge.

Sibel revint lentement s'asseoir sur la pierre. Elle avait besoin de sentir la présence du soleil. Sa nuque, tout son corps réclamaient sa chaleur apaisante. Ses lunettes glissèrent sur son nez. Elle les remonta à nouveau dans ses cheveux et jeta sa cigarette dans la lumière étouffée de poussière. Un instant, elle leva les yeux droit vers le soleil. Ne pas fermer les paupières. Sa grand-mère, ses ancêtres... Aucune de ces femmes ne l'aurait fait.

Elle tourna la tête sur le côté. Dans un aveuglement passager, elle eut du mal à savoir d'où venait cette agitation au milieu de la fenêtre ouverte. La main qui abritait ses yeux n'était pas d'un grand secours. Une femme secouait son linge avant de l'étendre. Le grand drap blanc semblait se jouer de la chaleur immobile, dessinant des vagues irrégulières. Presque dissimulées dans la pénombre de la chambre, à la lisière de la fenêtre, deux poignes fermes lui imprimaient un mouvement de ressac. Le regard noyé dans l'immensité blanche, hypnotisée par les rouleaux qui se succédaient à la surface du tissu, Sibel finit par ressentir un léger vertige. Elle se réfugia dans l'obscurité de ses bras, posés sur ses genoux. La tête ainsi blottie, elle eut l'impression d'être à l'abri, le temps d'une trêve.

Tout autour d'elle, les montagnes semblent s'être rapprochées d'un coup. Elle se tourne, à droite, à gauche, rien n'y fait. Son horizon est coincé entre ces cloisons de pierre. Elle a un peu peur. Pourtant, elle porte une jolie robe en velours, avec des broderies. Ses nattes, elles aussi, sont ornées de morceaux de dentelle. Elle se sent toute petite devant les parois d'herbe rase. Ses chaussures lui font mal aux pieds. Elle a dû se perdre. Il faut qu'elle retrouve les autres. Mais comment faire avec ces souliers vernis, dont la lanière est trop serrée? Elle ne pourra jamais les rejoindre. Hésitante, elle lance des regards tout autour d'elle, comme des bouées. Dans l'espoir d'une rencontre. Un écho. Une réponse.

Soudain, elle aperçoit au loin une lumière blanche qui semble venir d'un sommet à l'écart. Elle lève les bras, commence à se rapprocher. Devant elle, une vaste pente, encombrée de cailloux, promet une ascension difficile. Elle ne veut pas rester seule. Dans sa main, elle tient un pendentif, qu'elle serre de toutes ses forces. Elle doit absolument le lui remettre avant le début de la cérémonie. C'est elle qui a été choisie.

Il ne faut pas perdre de temps. La lumière semble décliner à mesure qu'elle s'approche du sommet. Elle a l'impression qu'on vient de lui tirer une natte, derrière son dos. D'un brusque mouvement de tête, elle essaye de se libérer de cette emprise. Elle n'ose pas se retourner. Se concentrer sur ce halo de blancheur est son seul espoir. Elle vérifie que le bijou est bien à l'abri entre ses doigts.

Lorsqu'elle relève la tête, elle est arrivée au faite de l'immense colline. Les femmes sont alignées, à perte de vue, portent toutes la même robe blanche. Ce qu'elle découvre la paralyse. Elles sont toutes coiffées d'un foulard, dont les plis immobiles semblent de plâtre. Leurs visages, leurs mains, la moindre chair est dissimulée. Comment la reconnaître? Comment la retrouver?

Les larmes coulent sur son visage. Elle n'est pas à la hauteur de cette mission. Pas digne de sa jolie robe. Impossible d'y arriver. Elle se rapproche lentement des premières silhouettes. Il fait de plus en plus sombre. Si elle ne se dépêche pas, d'ici quelques minutes, elle ne pourra même plus les distinguer. Elle sent de nouveau

cette présence sur son épaule, ne veut pas se retourner. Elle doit la retrouver. Remettre ce pendentif. À la hauteur de la première femme, elle se fige. Elle ne peut plus avancer. Elle sent des frémissements gagner tout son corps. Ses jambes voudraient s'enfuir. Elle n'a même pas la force de cacher ses yeux dans ses mains. Devant elle, le visage impassible porte une marque. Une croix dessinée sur la bouche. Pourquoi pleure-t-elle? Ce n'est peut-être que du rouge à lèvres. C'est sûrement du rouge...